

APPROPRIATION CULTURELLE

à quand le partage du banquet ?

Vous avez dit Appropriation ?

Les débats, les pugilats mêmes, portant sur ce que l'on appellera ici *l'appropriation culturelle*, durent depuis quelques années chez nous voire depuis quelques décennies ailleurs. Sensibles aux interrogations soulevées à la fois légitimement mais dans l'outrance et l'hystérie parfois et qui rejoignaient en partie notre propre questionnement sur les relations entre classes (et cultures notamment) dominantes et dominées, nous avons décidé d'investiguer théoriquement et pratiquement cette question.

Pratiquement : Attentifs aux mouvements, aux interrogations, aux débats parfois houleux sur les questions des rapports entre grands empires coloniaux des 15, 16, 17, 18, 19 et 20^{èmes} siècles, et le reste du monde, (terres et vies volées, violées, spoliées, exploitées, ensanglantées souvent par la cupidité, la soif de l'or, des épices, du sucre et de tout ce qui pouvait constituer richesse dans les métropoles de la vieille Europe.¹), et conscients de ce qu'on pourrait appeler, vivace encore aujourd'hui, une hallucination ancrée dans une culture et une religion dominantes qui représentent l'homme *blanc* à l'image de son seigneur *blanc* comme étalon de l'humanité triomphante à l'exclusion de toute autre, nous avons décidé d'embrayer le pas à toute cette génération, plus jeune que la nôtre (qui pourrait être de celle de nos enfants voire de nos petits enfants) et, pleins de gratitude et d'émotion, de les soutenir un tant soit peu dans leur lutte pour faire émerger une parole revendicative, ferme sur ses positions, libre dans son envol et émancipatrice dans son objectif. Donc indispensable et enthousiasmante !

Pour ce faire, nous avons, à notre échelle, décliné cette lutte pour la reconnaissance et la justice et l'égalité, choisi de travailler sur une figure ancienne porteuse de lutte pour le changement, La Kahina. De son vrai nom Dihya ou Damya, vénérée aujourd'hui encore dans tout le Maghreb, La Kahina est une reine berbère des Aurès qui combattit les Omeyyades lors de l'expansion islamique en Afrique du Nord au VII^{ème} siècle. Face à l'invasion arabe, elle va organiser la résistance et réaliser la difficile unité du Maghreb. Elle fut l'une des premières féministes et reines guerrières de l'histoire (les occidentaux, soucieux d'être l'étalon de mesure de toute chose, la comparent à Jeanne d'Arc, c'est dire l'importance de cette figure historique) qui concentre et condense les thématiques du féminisme, de l'altérité ethnique et de la résistance, trois concepts qui s'incarnent en effet dans

¹ *Europe*, nom porté par cette aire géographique et humaine où nous vivons, est le prénom d'une jeune princesse phénicienne, fille du roi de Tyr (l'actuel Liban). Le *Vieux continent* porte donc un nom oriental. A méditer !

cette magnifique, unique et contemporaine figure historique et qui par ailleurs sont au cœur de notre action.

C'est ainsi que nous avons monté un travail scénique spectaculaire qui alliait dimension artistique et éducation populaire, avec des associations regroupant des populations belges berbères de Bruxelles. Dans sa conception même, ce travail artistique nous semblait tenir compte de toutes ces questions et des attentes sous-jacentes. Le texte écrit par un berbère a été interprété, joué et chanté par une équipe plurielle, métissée, majoritairement féminine, de différentes origines sociales et ethniques, dans un projet multidisciplinaire où se mêlaient texte, musique, chant, danse avec la parole comme moteur et des chants de résistance comme point d'appui.

Si pour la grande majorité du public, l'œuvre a été vécue comme une heureuse découverte de cette grande figure féminine, lors d'une des représentations cependant qui s'est terminée par une rencontre au plateau d'après spectacle et une discussion avec le public, nous avons eu des réactions contrastées et pour certaines définitives. Quelques jeunes femmes au sein des associations d'éducation permanente partenaires et présentes, ont exprimé leur émotion quant à l'idée, résumée ici en substance, *qu'on les déposédait d'une figure qui leur appartient !* et qu'en conséquence elles se sentaient exclues de leur propre histoire parce que *des blancs*, en l'occurrence ici *des blanches*, *s'approprièrent* leur culture. Nous comprenons tout à fait, et respectons, le sentiment² de dépossession que ces jeunes filles exprimaient avec force et conviction même si, dans le monde de l'oralité, il est entendu que les contes comme tout le matériau de tradition orale appartiennent à qui les porte, *comme les fleurs des champs qui appartiennent à qui les cueille, les contes sont à qui les reconnaît.*³

Théoriquement, cette expérience nous a fait comprendre la complexité de cette question de l'appropriation qui brasse mémoire, histoire, transmission, oubli, perte de repères et nous a poussé à préciser notre propre pensée sur cette question, et notamment par le biais de cette analyse.

Prenons les choses par le commencement c'est-à-dire par la définition du mot *appropriation* dont le contenu premier et dominant est celui de la *propriété* : *action de s'approprier une chose, d'en faire sa propriété.* Nous rappelons, même si nous ne le développerons pas ici, qu'un des exemples forts en est l'appropriation *privée* des moyens de production qui est un vol qualifié, et de l'espérance qui l'accompagne que les conflits de classe y mettront fin.

² Du sentiment au ressentiment il n'y a pas loin...

³ Henri Gougaud.

S'approprier quelque chose qui n'est pas sien, c'est donc du vol ! Juridiquement, **le vol** est une infraction qui se définit par la soustraction frauduleuse par son auteur d'un bien qui ne lui appartient pas dans le but de se l'approprier. Le vol peut être commis à l'aide de **violences** ou de **menaces**. Lors d'un vol, l'auteur s'empare lui-même de la chose qu'il veut voler. Dans le cadre d'une **extorsion**, c'est la victime qui se dessaisit de la chose, la remet sous l'emprise de la violence ou de la menace. **L'organisation criminelle** est définie par le Code pénal comme « l'association structurée de plus de deux personnes, établie dans le temps, en vue de commettre de façon concertée, des crimes et délits... et caractérisée par l'existence d'une hiérarchie entre les membres, d'une répartition des tâches, de l'existence de lieux de réunions fixes, de discussions régulières entre les membres, etc. ». Le **détournement** et la **dissipation** sont des comportements par lesquels l'auteur de l'infraction a la volonté de se conduire comme seul propriétaire de l'objet qui lui a été remis. L'appropriation ne doit pas nécessairement être une appropriation personnelle. Elle peut également prendre la forme d'une **aliénation**... Le **blanchiment** est une des infractions les plus répandues, particulièrement dans le milieu du **crime organisé**. C'est le fait de **dissimuler l'origine illégale** de biens ou d'avantages patrimoniaux issus d'infractions afin de pouvoir les utiliser à des fins légales ou illégales.

Les termes **Vol, violences, menaces, extorsion, organisation criminelle, détournement, dissipation, aliénation, blanchiment, crime organisé...**, nous pourrions les reprendre sans en retrancher aucun, pour caractériser la domination culturelle coloniale basée sur la prédation et le racisme comme excuse. Prédation et racisme donc. Une prédation parce qu'on peut dire, sans clore le débat, que l'appropriation, et notamment l'appropriation culturelle, est un vol. Ceux qui s'approprient le bien d'autrui sont appelés des voleurs et les voleurs doivent réparer. En droit, les peines existent et sont prévues par la loi. Un racisme aussi qui ne dit pas son nom parce que soft, sournois, qui passe sous les radars et (c'est là une caractéristique aigüe de l'appropriation culturelle), qu'il s'attaque à la dignité des personnes.

Un état des lieux contradictoire

Même si le concept d'*appropriation* n'est pas aisé à appréhender dans toutes ses composantes, il permet une libération de la parole pour certains (ceux qui jusque-là ne pouvait que subir les situations historiques sans pouvoir être entendus dans la remise en question qu'ils souhaitaient en faire), et il fait grincer les dents des autres, héritiers de la domination, qui sont bousculés dans leurs habitudes, leurs modes de fonctionner que les générations précédentes leur ont vendues comme immuables. Les uns et les autres n'ont d'autre choix que celui de prendre à bras le corps ces questions et, si possible, non pas de les trancher mais de les partager.

Il n'est pas inutile ici de dire que nous trouvons compréhensible la rage libératrice des uns et l'incompréhension frileuse des autres. L'absolue nécessité pour les uns que changent les rapports de force, et la peur du changement pour les autres. D'autant plus que tous les champs de nos vies de dominés et de dominants sont touchés par cette question : l'économie bien sûr mais la culture ô combien, et au premier chef nous semble-t-il, la culture qui touche tant au réel qu'au symbolique : langues, langages, poésie, discours, chants, musique, cuisine, mode, style de vie, croyances...

La *revendication* des uns est une manière de *retourner le stigmaté*, d'affirmer la place du spolié dans l'histoire, non pas pour s'y complaire comme il est dit lorsqu'on veut les disqualifier dans leur lutte, au nom que cette revendication serait purement *idéologique* et conséquemment sans pertinence. La résistance au changement des autres montre l'ampleur de la démarche, le puits sans fond que des siècles de supériorité déclarée et mise en actes toujours violents et imposés, ont creusé. Nous dirons ici que c'est celui qui a le plus à perdre qui doit faire l'effort. Et il est sommé d'accepter une certaine redistribution des cartes au risque de s'entendre poser la question : Si les enfants des voleurs continuent à jouir du vol de leurs ancêtres et trouvent cela *normal*, ne doivent-ils pas être considérés comme co-responsables et ne doivent-ils pas être sommés de rembourser et/ou de réparer ?

Cette revendication est mise en doute, méprisée, dépréciée et amoindrie par un mot repoussoir né dans le monde capitaliste, *la victimisation*, arme suprême et artillerie lourde pour disqualifier et au fond ramener une question politique au rang de petite question individuelle de personnes déphasées, égarées, perdues, qui pleurnichent et quémangent. On pourrait dire que pour les dominants, quiconque se met en tête de défendre l'égalité de traitement, la justice des positions, le partage du pouvoir de décision se victimise... Et que dans la bouche de qui vous domine ce terme de *victimisation* n'est rien d'autre qu'une tentative de bâillonner ce qui surgit et qui était enterré,

enfermé, inaudible depuis des générations... Relevons que c'est toujours un dominant qui renvoie à la prétendue victimisation ! Dont acte !

Pour clore sur cette baudruche, je l'ai écrit ailleurs mais je veux le redire ici : Ce que l'on appelle *victimisation* c'est de la *résistance* en marche. C'est une manière de relever la tête, de se questionner et de questionner nos positions sociales sur l'échiquier culturel de notre pays et de questionner qui veut nous maintenir hors de nos vies vivantes telles que nous les désirons, rêvons, voulons et prétendons les mettre en éveil. L'appropriation nous parle de l'ordre du monde et de ses règles, de ses tabous, de ses interdits, de ses boulevards et de ses impasses.

Et tant pis si ce qui crispe les tenants de la domination, c'est que le cours de l'histoire est implacable et qu'il n'y a pas de retour possible à l'ancien ordre du monde, on le voudrait que cela n'arriverait pas sinon au prix du sang versé. Ceux-là pour le moment fuient encore ou reculent devant l'inéluctable. Ils se sentent dérangés dans leurs habitudes, déplorent la fin de leur tranquillité et de leur monde en somme, se disent empêchés de parler, mis en position de ne plus rien pouvoir dire, que le politiquement correct les bâillonne, qu'ils en ont assez de se flageller, de se livrer à la sempiternelle repentance. Bref, cette crispation nous fait penser à ces propriétaires de chiens qui veulent juste qu'on les laisse tranquilles à continuer à faire faire la crotte à leur chien-chien tranquillement sans être interpellé et réagissent avec un *j'ai toujours fait comme ça, pourquoi changer ?*

Parce qu'on ne peut pas entrer dans la danse après s'être foulé la cheville, il faut une fameuse dose de bonne volonté pour que se réalise ce rééquilibrage que la *Grande Histoire* est sommée aujourd'hui d'insuffler dans les *petites* histoires.

Et l'égalité dans tout ça ?

Première idée donc : l'appropriation est un vol.

Deuxième idée : le changement est ardu et exige un travail sur soi.

Troisième idée : la piste de l'égalité des échanges comme objectif.

Concrètement et même si nous n'avons pas de solution clé sur porte qui puisse satisfaire à *égalité* les deux parties, il nous faut penser et imaginer à partir du réel et faire preuve de trois minutes de courage comme dirait l'autre. Nous savons que cette question de l'appropriation touche, et non exclusivement, tous les champs culturels et artistiques. Malgré tous les scepticismes et immobilismes et pour contrecarrer le cynisme qui est un cancer de l'époque, soyons naïfs et pleins non pas d'espoir mais d'espérance⁴ et réfléchissons tout en vrac si j'ose dire :

1. *L'accumulation* : Une des caractéristiques du monde capitaliste, c'est une frénésie à posséder sans mesure, à accumuler jusqu'à en vomir. Et accumuler est une maladie. Boris Cyrulnik à propos de ces milliardaires qui ont des hangars pleins de voitures plus chères les unes que les autres et qu'ils ne conduiront jamais n'hésite pas à parler de maladie mentale ! L'Occident consumériste capitaliste sauvage (les sauvages ne sont pas là où on les désigne) est atteint de maladie mentale.

Les musées, qui sont le concentré et le résultat visible de tous ces siècles de domination des uns sur les autres, accumulent jusqu'à entasser dans des réserves, dans des caves (ce n'est pas neutre que ce soit les catacombes, des oubliettes donc, qui accueillent cette histoire-là), des milliers d'œuvres, de pièces de toutes sortes qui sont ainsi arrachées au bien (donc au contrôle) commun d'ici et loin du regard des lieux où ils ont été dérobés... Ne pourrait-on imaginer que tout ce patri- et matri-moine (fruit d'une appropriation) soit remis en circulation ? Des gens plus savants que moi diront comment et sous quelles formes et suivant quelles modalités... Mais si toute possession au-delà d'un seuil est une maladie, alors plaidons pour un *seuil de suffisance* !

La redistribution, voilà un pas vers l'égalité !

⁴ L'espoir est le fait d'attendre et désirer quelque chose de meilleur, pour soi ou pour les autres. L'espérance est une confiance pure et désintéressée en l'avenir.

2. *La surconsommation* : Une autre caractéristique du monde capitaliste est de consommer sans mesure et puis de jeter. Dans toutes les disciplines et en musique en particulier, il y a du cannibalisme mais pas là où on le supposerait au regard des relations séculaires : Ici aussi la société blanche consumériste dévore, mâche et puis recrache ce qu'au fond elle méprise. La dite *musique du monde* (c'est-à-dire la *musique des autres* à l'exclusion de la musique blanche), est domestiquée, rendue digeste et audible pour *l'oreille occidentale*.⁵ Que de *Mory Kanté* et de *Cheb je ne sais quoi*, ont été consommés puis ignorés et jetés. Il en est des cultures des autres comme des mouchoirs kleenex ni plus ni moins...

3. *La cancel culture* : A propos du déboulonnage, j'entendais Daniel Schneidermann journaliste-fondateur du site Arrêt sur Images qui disait comprendre le déboulonnage de statues de certains personnages dans les villes des anciennes puissances coloniales en disant : *en tant que juif, si je devais passer matin et soir devant une statue de Pétain ou de Laval,...* La comparaison est frappante et ne souffre aucune réplique à cet endroit. Cependant, à ce stade de ma réflexion, je pense que malgré la rage et la colère légitimes pour qu'enfin la vérité soit dite sur les humiliations subies, il ne faut rien effacer des turpitudes et des violences de l'histoire coloniale. Il faut que ces conduites immondes restent vivaces, reconnues, circonstanciées, explicitées, historicisées... plutôt qu'effacées de la mémoire parce que je veux pouvoir (et les suivants je l'espère) mesurer sur le fil de la mémoire ce qui aura été gagné dans les luttes contre toutes les inégalités...

4. *Le white-washing*, qui lave plus blanc que blanc comme disait l'autre, désigne *le fait de faire incarner par des acteurs blancs des rôles de personnes qui ne sont pas blanches*. Quitte à être à contre-courant des discours de certains militants actifs (dont je respecte et soutiens la lutte), je ne suis pas, moi, choqué par le fait de voir Philippe Torreton (après Orson Welles) dans le rôle d'Othello (le Maure de Venise). Je ne suis pas plus scandalisé que Lambert Wilson assume le rôle du roi de Siam au Théâtre du Châtelet ! J'apprécie au contraire que le monde blanc se donne la possibilité (et j'en suis persuadé pour ces deux comédiens cités ici) d'investiguer, de comprendre, de réfléchir à l'altérité. Et c'est très bien ainsi. Ce qu'il convient de continuer à dénoncer en revanche c'est l'impossibilité pour des acteurs dits *racisés* d'accéder aux rôles qu'ils souhaitent jouer à cause du délit de faciès qui les frappe.

⁵ Chacun aura remarqué les voix, les intonations typées pour les noirs, les arabes et les asiatiques dans le monde du doublage par exemple !

5. *L'Universalisme* : L'Occident ne cesse de nous convaincre du caractère universaliste de sa culture, soit ! Et même si la vision est douteuse qui veut qu'il n'y a qu'un seul universalisme et qu'il est occidental, acceptons la donnée ! Les thématiques sous-jacentes à une grande œuvre de Shakespeare par exemple sont universelles mais elles le sont dans la mesure du rapport de force dominant-dominé . Pour dire vite, Mac Beth par exemple ne peut, sinon exceptionnellement, avoir les traits d'un jeune arabe ou noir d'Occident ! Alors qu'on nous explique ! Ou bien Shakespeare est universel, dans ce cas n'importe qui peut se reconnaître en Hamlet et **être reconnu** comme lui. Ou alors tous ces archétypes universalistes-là ne peuvent en aucun cas avoir les traits d'un *non blanc*, alors Shakespeare n'est pas universel ! Contradiction majeure ! L'Occident nous vendrait-il donc un universalisme à géométrie variable ? On peut le penser.

En conclusion provisoire

Tout ce que nous avons abordé brièvement ici nous ramène à une conclusion évidente quant à la problématique de l'appropriation culturelle : Il ne s'agit ni de repentance, ni de culpabilité ni de victimisation, ni de guerre mais d'EGALITE ! De traitement, de reconnaissance, d'histoires partagées, de récits différents enfin invités dans le pot commun ...

C'est la seule voie pour que tous soient assis à la même table, celle du **partage du banquet** !